

PHILOSOPHIE
L'ÉLÉGANCE DE
SOCRATE

HISTOIRE
TOUT SIMPLEMENT
ARISTOCRATIQUE

GÉOPOLITIQUE
LA PUISSANCE PAR
L'ÉLÉGANCE

LITTÉRATURE
LE MONDE DE CHARLES
SWANN, UNE INITIATION
LITTÉRAIRE À L'ÉLÉGANCE

HISTOIRE DE L'ART
MAN RAY, L'ÉLÉGANCE
DU SURREALISME

LA

JUIN 2023 - NUMÉRO 37



L'ÉLÉGANCE

INTERVIEWS

avec

Hugo Jacomet

Auteur et influenceur en mode masculine

avec

Nicolas d'Estienne d'Orves

Écrivain et critique musical au Figaro

Fugue

LF

ÉDITORIAL

Et si l'élégance était la solution contre la « *décivilisation* » ? Cette qualité subtile qui se manifeste dans les moindres détails de la vie, et qui, plus qu'un art de vivre, est une valeur spirituelle. L'élégance n'est pas qu'un ensemble de règles de conduite ou de codes vestimentaires, elle est une attitude qui se reflète partout et tout le temps. C'est bien sûr une affaire de politesse, de respect et de courtoisie, mais surtout une disposition de l'esprit qui allie subtilité et finesse. L'élégance de la raison est la plus belle des élégances, elle souffle à l'esprit le mot juste, le sens de la formule et la précision intellectuelle. Plus chauvin, nous pourrions dire que l'élégance est même un art parfaitement français. Un art que nous aurait représenté la Princesse de Clèves, Cyrano de Bergerac, et Charles Swann ; le choix des mots justes et des gestes mesurés. L'élégance est finalement un ensemble de dispositions dans un équilibre délicat entre simplicité et subtilité. Elle n'est pas réservée à une élite ou à une classe sociale. L'élégance n'est pas aristocratique, elle est à la portée de tous les curieux et disciplinés qui veulent la saisir.

Alban Smith

SOMMAIRE



Philosophie

L'ÉLÉGANCE DE SOCRATE

7

Histoire

TOUT SIMPLEMENT
ARISTOCRATIQUE

11



Géopolitique

LA PUISSANCE PAR
L'ÉLÉGANCE

15



Littérature

19

LE MONDE DE
CHARLES SWANN, UNE
INITIATION LITTÉRAIRE
À L'ÉLÉGANCE



Histoire de l'Art

23

MAN RAY, L'ÉLÉGANCE
DU SURREALISME



Interview 1

27

HUGO JACOMET, AUTEUR
ET INFLUENCEUR EN
MODE MASCULINE



Interview 2

NICOLAS D'ESTIENNE
D'ORVES, ÉCRIVAIN

31



Anthologie poétique 35



*Coups de cœur de
Charlotte* 39

*Retrouvez tous nos numéros parus depuis
décembre 2019 et téléchargez-les librement depuis
la rubrique Archives de notre site internet !*

- Numéro 1 : Le théâtre du monde
- Numéro 2 : L'enfance
- Numéro 3 : La violence
- Numéro 4 : S'engager
- Hors-série : Penser la pandémie
- Numéro 5 : La moralité
- Numéro 6 : L'art
- Numéro 7 : La démocratie
- Numéro 8 : Paris
- Numéro 9 : Carnet de voyage
- Numéro 10 : Face à la différence
- Numéro 11 : La liberté d'expression
- Numéro 12 : L'amour
- Numéro 13 : L'écologie
- Numéro 14 : Les frontières
- Numéro 15 : La femme
- Numéro 16 : La culture
- Numéro 17 : Les élites
- Numéro 18 : Le temps retrouvé
- Numéro 19 : Carnet de voyage
- Numéro 20 : Le travail
- Numéro 21 : La mer
- Numéro 22 : La Fugue fête ses deux ans
- Numéro 23 : L'animal
- Numéro 24 : L'homme providentiel
- Numéro 25 : La France rurale
- Numéro 26 : Le pouvoir du peuple
- Numéro 27 : La guerre
- Numéro 28 : L'information
- Numéro 29 : Carnet de voyage
- Numéro 30 : La prison
- Numéro 31 : L'univers
- Numéro 32 : Le sport
- Numéro 33 : Le pape
- Numéro 34 : La vieillesse
- Numéro 35 : Le silence
- Numéro 36 : L'ordre

L'ÉLÉGANCE DE SOCRATE

Gabriel Arduin

« Moi, c'est moralement que j'ai mes élégances », déclare Cyrano de Bergerac dans la pièce éponyme de Rostand (I, 4). Trop souvent confinée à l'espace de l'art, l'élégance peut également être morale, et participe alors d'un gain de valeur spirituelle et d'une simplification de soi.

Comme dans l'élégance esthétique, l'élégance de caractère est le contraire de l'ostentation, de la surcharge ou de la recherche de l'effet, en tant que fin en soi. Ce que nous proposons ici, c'est une petite balade d'observation qui nous conduira à la découverte de ce que peut être l'élégance en matière de caractère et de morale.

« *Simplex sigillum veris* »

Le simple est la marque du vrai, dit l'adage latin. Et il est aussi celui de l'élégance, puisque être élégant, c'est « *eligere* », c'est-à-dire choisir. Une écriture élégante est simple et va droit au cœur. Un orateur élégant ne répète pas trois fois la même idée avec des mots différents. Une personne dotée d'élégance professionnelle se caractérise par la cohérence des solutions qu'elle apporte aux problèmes. Être élégant, c'est ne pas être compliqué, et pourtant c'est très compliqué. Pourquoi ? Parce que, par exemple lorsque nous avons la parole, dans une réunion professionnelle ou avec des proches, il



Coquelin aîné lors de la première de *Cyrano*
(L'illustration du 8 janvier 189)

est beaucoup plus aisé de s'écouter pendant de longues minutes accoucher d'une logorrhée dont le substrat intellectuel tient en dix secondes que de réfléchir vite et bien, de façon à choisir les mots justes et à produire une parole concise. L'élégance, ce peut être cette qualité qui force l'admiration grâce à son économie de moyens et son apparente facilité. Elle est, selon Valéry, « *liberté et économie*

L'homme élégant, c'est donc l'homme libre.



La Mort de Socrate, Jacques-Louis David, 1787

traduites au yeux », « aisance, facilité dans les choses difficiles ». Être élégant, c'est « trouver sans avoir l'air d'avoir cherché » et « porter, soutenir, sans avoir l'air de ressentir le poids ». L'élégance intellectuelle est donc la marque des grands esprits, dont la clarté d'expression, la netteté des idées et la cohérence des vues fait passer pour naturel et aisé l'art difficile d'être simple. Mais si l'élégance est une attitude qui peut se remarquer dans le domaine intellectuel, elle est une attitude générale qui peut s'appliquer à tous les domaines, depuis le sport jusqu'à la musique, en passant par l'art de converser. Seule compte cette apparente simplicité dans l'exécution de l'action qui confine à la grâce, celle d'un Özil au football, celle du canon de Pachelbel ou celle de Socrate lorsqu'il dialogue.

L'élégance et la liberté spirituelle

C'est donc tout naturellement que l'élégance se porte dans le domaine de la mode et de l'art de bien se vêtir, et c'est bien à ce sens de l'élégance que

nous faisons souvent référence dans le langage courant. Une personne esthétiquement élégante saura se distinguer sans faire preuve d'ostentation, saura produire un tout vestimentaire harmonieux, où chaque partie sert l'ensemble sans surcharge. Mais ce que nous entendons montrer ici, c'est que cette simplicité de l'élégance produisant la distinction n'est pas nécessairement artistique ou intellectuelle mais peut également investir le domaine moral. Comme le dit Cyrano dans la pièce de Rostand, « Moi, c'est moralement que j'ai mes élégances ». Qu'est-ce que cette élégance morale ou du caractère ? A première vue, il semble difficile de relier le concept de « simplicité » à celui de morale, tant ils semblent s'exclure l'un l'autre. Mais peut-être que les expressions suivantes de Georges Régis, dans son article « Philosophie de l'élégance », pourront constituer un bon point de départ à notre réflexion ; selon lui, l'élégance est une « guerre à l'esprit de lourdeur », elle est « cette dialectique du moi capable de distinction active, perçant vers l'authenticité spirituelle avant tout ». Devenir soi-même spirituellement,

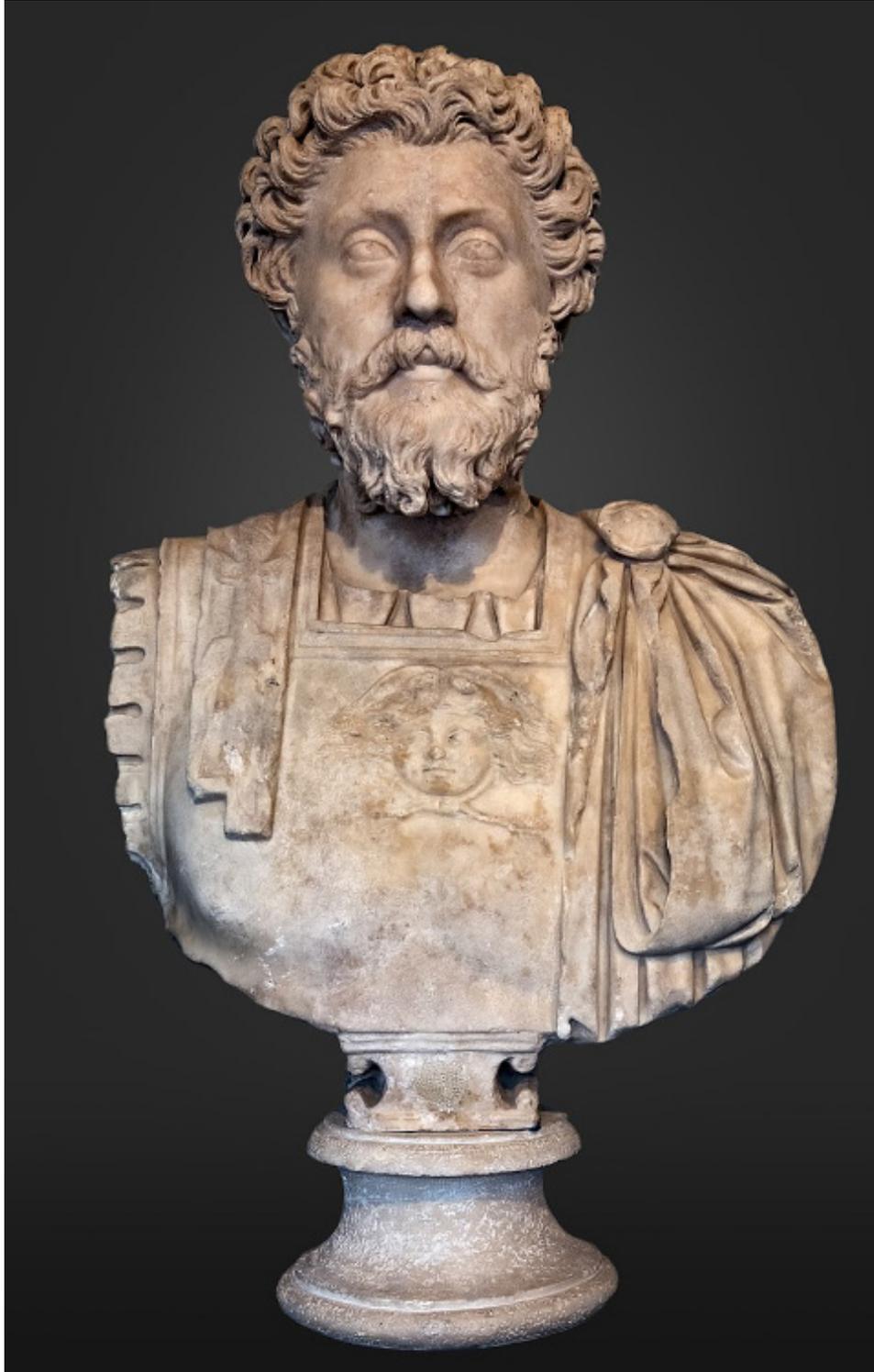
La mort de Socrate est ainsi infiniment élégante.

dans une perspective existentialiste, c'est devenir un esprit original, non bien sûr au sens d'hurluberlu, mais au sens étymologique du mot, c'est-à-dire devenir soi-même sa propre origine. Sans nier l'apport des maîtres, des lectures, des conversations, l'élégance conduit le sujet à entrer dans une voie propre et à gagner sa liberté. Si en effet la lourdeur se caractérise par l'affaissement de la pensée, le boulet de prison du suivisme ou la fausse indépendance de celui qui reste esclave de ses opinions, la légèreté que procure la liberté spirituelle élève l'être jusqu'à la distinction, c'est-à-dire l'originalité. L'homme élégant, c'est donc l'homme libre, qui jouit d'une autonomie sans heurts, puisqu'il est parvenu à l'harmonie avec lui-même, cette « authenticité spirituelle ». Pour utiliser la distinction freudienne entre le ça (passions désirantes inconscientes), le surmoi (injonctions sociales et préjugés inconscients) et le moi (lieu du sujet conscient), on pourrait dire que l'authenticité spirituelle est atteinte dans la conscience et le contrôle de ses passions et dans la reconnaissance de ses limitations intellectuelles, qui permet alors la liberté. Autant dire que ce point ultime de l'élégance spirituelle n'est jamais atteint, car il y aura toujours des causes qui nous détermineront à notre insu. Toutefois, comme l'exprime bien Georges Régis, l'élégance ne se confond pas avec la liberté parfaite, puisqu'elle n'est pas un état achevé, mais une dialectique permanente d'un esprit qui tâche de se transcender, qui « *perce vers* » sans atteindre. Et au niveau humain, la liberté ne peut être qu'un mouvement, jamais une cible atteinte. Mais ce qui est sûr, c'est que certains ont davantage réalisé cette élégance morale que d'autres, ont davantage cherché l'accomplissement spirituel en « *travaillant pour un idéalisme du juste et du vrai* », selon les mots de Georges Régis. La mort de Socrate est ainsi infiniment élégante : celui-ci, paisible face à la mort, est libre, puisqu'il n'est même plus déterminé par cette passion fondamentale qui est la peur de mourir. Seul compte le respect de la loi de la cité auquel il appartient, qui lui fera refuser l'évasion.

Se simplifier pour se distinguer

Il peut ainsi sembler que l'élégance possède des traits communs avec le stoïcisme. Tout d'abord, l'élégance renvoie, nous l'avons vu, à une faculté de dépassement de soi au moyen d'une maîtrise. C'est pour cela que l'élégance dans tous les domaines apparaît simple alors qu'elle relève d'une prouesse. Or, la maîtrise est justement le fondement de la partie morale du stoïcisme : se rendre maître de ses passions, c'est se rendre libre. Il y aurait donc dans l'élégance morale telle que nous essayons de la définir une tempérance des passions, une sorte de force tranquille. Une personne dotée d'un tempérament élégant ne réagirait par exemple pas violemment lors d'une attaque verbale, faisant preuve d'une maîtrise de ses émotions, et opérant ce dépassement par rapport à une réaction commune et somme toute naturelle de défense. Ce que l'élégance possède toutefois en plus du stoïcisme, c'est qu'elle se caractérise par une délicatesse morale plutôt que par une radicalité, la radicalité étant la même pour tous, mais la délicatesse étant propre à chacun, et donc facteur de distinction. L'élégance morale, si on devait la circonscrire, serait alors une tranquillité dans l'émotion jointe à une délicatesse dans le rapport à autrui, visant à atteindre une simplicité dans la personnalité et donc une véritable originalité individuelle. si les gouvernants n'appartiennent pas à la classe moyenne, la cité risque de devenir bipartite, et ne comporter que des maîtres et des esclaves. Voilà donc quelques théories d'organisation hiérarchique de la société politique, l'idée n'étant pas d'en défendre une à tout prix, mais de les connaître afin de mieux réfléchir à la façon dont nous souhaitons organiser notre propre cité. ■

L'élégance morale, si on devait la circonscrire, serait alors une tranquillité dans l'émotion jointe à une délicatesse dans le rapport à autrui.



Buste de Marc Aurèle, empereur adepte du stoïcisme, exposé au musée Saint-Raymond de Toulouse

TOUT SIMPLEMENT ARISTOCRATIQUE

Hervé de Valous

À rebours de la pensée commune, l'élégance n'est pas attachée à la fortune mais à une forme de simplicité. Née dans les salons nobiliaires, elle a été récupérée plus largement au XIX^{ème} siècle dans une vaste démarche anticonformiste.



Le comte Robert de Montesquiou par Giovanni Boldini (1842-1931). © RMN photo

Il est toujours plaisant de se référer à Baudelaire pour parler de l'élégance et pour tenter de définir cette dernière. Avec son concept de modernité, le poète avait voulu offrir une piste de réflexion pour surseoir au monde moderne en séparant l'éternel du transitoire. L'élégance a un peu de cela. Cette petite chose au parfum d'éternité dans une mode bien souvent saisonnière. L'élégance est une esthétique, une harmonie qui s'étend du vêtement au verbe et du verbe aux manières. Deux siècles sont particulièrement représentatifs de cette attitude qui transcende les modes : les XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles. Si, au cours de ces quelques deux cents ans, les bouleversements politiques et sociaux à l'œuvre donnent des significations différentes à la recherche effrénée de l'élégance, le fil rouge de ces deux siècles en la matière est certainement la prépondérance des codes aristocratiques. Une construction positive au XVIII^{ème} siècle et une construction négative au XIX^{ème}, en réaction au nouvel ordre des choses.

De l'élégance à la déchéance

Le XVIII^{ème} siècle français a ceci de paradoxal que le meilleur a côtoyé le pire. Alors que la civilisation jouait avec les frontières du sublime, quelque chose pourrissait sous les planchers des plus beaux salons mondains. Pendant tout ce siècle, la France insouciante allait donner le la en matière d'élégance. La pesanteur du royaume de Louis XIV laissait place à plus de spontanéité, à une simplicité exquise comme en témoignent les tenues de l'aristocratie à la cour de Versailles et tout spécialement les tenues des femmes. Elles se simplifient dans leur port mais se diversifient et se multiplient. L'aristocratie prend goût à porter un vêtement spécialement conçu à chaque activité. Mais plus qu'à des détails de mode ou de luxe c'est par son état d'esprit et sa conduite que cette élite va briller. Elle fait de l'élégance un des ces apanages en l'attachant à la naissance et non à une quelconque richesse. Cela fait d'ailleurs écho à ce qu'écrivait au siècle suivant Honoré de Balzac : « Un



Détail de la bataille de Fontenoy d'Horace Vernet (1789-1863).
Les excès de la guerre en dentelles

homme devient riche. Il naît élégant » (*Traité de vie élégante*, 1830). En effet, l'hérédité donne à la noblesse l'assurance de sa position pour adopter une légèreté de ton et de manière, une forme de simplicité de mœurs que toute autre élite éphémère ne pourra jamais adopter de peur de déchoir. Là aussi, grâce au témoignage qu'en donne le comte de Las Cases, Napoléon explicite cette idée de manière édifiante : « Une Madame de Montmorency se serait précipitée pour renouer les souliers de l'impératrice ; une dame nouvelle y eût répugné ; celle-ci eût craint d'être prise pour une femme de chambre ; Madame de Montmorency n'avait nullement cette crainte » (*Souvenirs de Napoléon Ier*). Ainsi l'aristocratie donne, si l'on peut dire, à l'élégance ses lettres de noblesse en ne la liant pas à la richesse mais à une forme de simplicité et une éducation. Cette élégance ne se cantonne pas aux salons parisiens, elle s'exporte dans les endroits les plus incongrus comme les champs de bataille où les nobles poussent la coquetterie à son paroxysme donnant à ce siècle une réputation de frivolité et de légèreté excessive. Le fameux mot du comte d'Anterroches à Fontenoy (1745) est devenu le symbole de cette réalité : « *Messieurs les Anglais, tirez les premiers* ». Le fossé paraît donc gigantesque entre cette époque où la noblesse poussa l'élégance à ses plus hauts niveaux et le moment où elle se retrouva sur l'échafaud. A

posteriori, la noblesse du XVIIIème dansait sur un volcan. Mais face au nouvel ordre qui s'installe après la Révolution et durant le XIXème siècle, l'élégance devient une valeur refuge dans laquelle investissent de nombreuses personnalités pour résister, à leur manière, au règne de la bourgeoisie libérale.

Le dandysme, une réaction anti-bourgeoise ?

Le XIXème siècle foisonne en pensées politiques, littéraires et esthétiques. Il est une période de transition par excellence d'où jaillissent des mouvements réactionnaires au sens propre du terme. Le dandysme est particulièrement caractéristique puisqu'il se définit justement comme étant une attitude, une philosophie anticonformiste basée sur l'élégance. Il est extrêmement difficile de dater avec précision ce mouvement. De manière traditionnelle, les historiens citent l'Anglais George Bryan Brummell (1778-1840) comme étant le premier Dandy, le fameux « *arbitre des élégances* », cet homme qui, sous la Régence anglaise, se plaisait à dire qu'il passait plus de deux heures à s'habiller le matin et qui lustrait ses bottes avec de la mousse de champagne. Avec ce personnage, l'élégance franchit les bornes

Mais après la Révolution et durant le XIXème siècle, l'élégance devient une valeur refuge dans laquelle investissent de nombreuses personnalités pour résister, à leur manière, au règne de la bourgeoisie libérale.

du monde aristocratique pour s'agréger à un mouvement plus vaste qui rejette le conformisme bourgeois en s'inspirant des codes aristocratiques jugés supérieurs. Cette opposition sera d'ailleurs maintes fois reprise, à l'instar de Malraux qui, bien des décennies plus tard, disait que « *la noblesse a laissé des portraits, la bourgeoisie des caricatures* ». Or le dandysme, ce mouvement original car à la fois esthétique et philosophique, hante tout le siècle, séduisant les plus grands auteurs comme Balzac, Oscar Wilde, Beaudelaire ou Barbey d'Aurevilly qui théorise le plus finement ce qu'est le dandysme : « *C'est une révolution individuelle contre l'ordre établi [...] le dandysme [...] se joue de la règle et pourtant la respecte encore* » (Du dandysme et de George Brummell, 1845). La règle en question peut être autant vestimentaire que sociale ou politique. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'en ce siècle d'avènement de la démocratie et de révolutions successives, ces dandys sont très souvent royalistes ou tout au moins anarchistes pour ne pas se conformer à un monde politico-religieux qu'ils jugent hypocrite et ennuyant. Pourtant, ce mouvement qui se veut très antimoderne, en adopte bien des codes à commencer par l'individualisme. Cette esthétique n'offre aucune perspective globale pour la société et tend à connaître ses limites sur les plans moral

et politique. Et pour cause, le dandysme des dernières années du XIXème siècle se change en un autre mouvement, le décadentisme. Dans celui-ci, nos dandys se réfugient dans une démarche devenue totalement irrationnelle et pessimiste pour protester contre le positivisme ambiant et la science. Profondément déçus de l'époque dans laquelle ils vivent, ils font de l'élégance outrancière une conjuration de la modernité. Si, de son côté, la bourgeoisie tente pourtant tant bien que mal de sauver les apparences, elle est elle-même sujette à un inexorable déclin. En effet, même dans son propre système elle se montre incapable de maintenir des codes sociaux et des valeurs esthétiques. Cette forme de sociabilité autrefois si chère à l'élite, c'est-à-dire l'élégance comme mode de vie, disparut corps et bien dans les bouleversements du XXème siècle. « *On m'invite à déjeuner dans un hôtel au bord de la piscine. Il faisait chaud. J'étais le seul client en cravate. Des richards en short, des richardes en costume de bain se faisaient servir par des maître d'hôtel en veste noire, le cou scié par le col, les pieds écrasés par les escarpins. Ça, c'était la mort de la civilisation, même de la bourgeoisie. Nous, au moins, nous avons eu de la tenue jusqu'à l'échafaud* » (Frédéric de Foncrest, héros du roman de Vladimir Volkoff, *Le Professeur d'Histoire*). ■



Les quatre élégants par Eugène Delacroix (1789-1863) ©RMN photo

« La noblesse a laissé des portraits, la bourgeoisie des caricatures. »

LA PUISSANCE PAR L'ÉLÉGANCE

Amycie Lécuyer

La France a toujours bénéficié d'un soft power hors-norme, notamment grâce à une mode élégante. En la matière, la concurrence internationale devient de plus en plus rude dans la production mais aussi dans l'influence.

La France, pays de l'élégance

La puissance d'un pays se mesure davantage par sa capacité à rassembler autour de lui la plus grande coalition que par son poids militaire ou économique. Cette force d'attraction permise par des ressources intangibles comme la culture, les idées ou les institutions, est ce que Joseph Nye a appelé le *soft power*.

Grâce au raffinement de sa culture et sa tendance naturelle à la propager, la France rayonne dans le monde. Elle a façonné au fil des ans une marque "France" signe d'une qualité souvent optimale. Certaines villes s'érigent ainsi en capitales mondiales dans différents domaines : Bordeaux pour le vin, Lyon pour la gastronomie, ou encore Paris pour l'art et... la mode !

La mode est soutenue par l'industrie du textile, qui a toujours été un secteur économique à gros potentiel. Son chiffre d'affaires, estimé par l'INSEE à 147 milliards d'euros en 2021, représente une part plus importante du PIB français que celui de l'automobile ¹ ou de l'aéronautique. Gagner des parts de marché est donc un enjeu pour peser économiquement, mais surtout le moyen de répandre sa culture, dont le vêtement est un vecteur. Cet intérêt pour la mode a été initié sous Louis XIV et Colbert d'abord

dans un but industriel, par le développement de manufactures de textile au XVII^{ème} siècle, puis diplomatique. Signe de magnificence de la Cour, elle a inspiré beaucoup d'artistes, parfois critiques vis-à-vis des étonnants « caprices de la mode, chez les Français ² ». Le visage de la couture s'est ensuite transformé, avec l'apparition et la multiplication des premières maisons, dans le Paris haussmannien du milieu du XIX^{ème} siècle. Le couturier devient un véritable artiste, imposant sa vision de la mode. Dans les hautes sphères des sociétés étrangères, Paris gagne des parts de marché, et diffuse discrètement son élégance. Les noms de Poiret, Chanel ou Lanvin, puis de Saint-Laurent, Cardin ou Dior, acquièrent petit à petit une renommée internationale. Celle-ci est renforcée par la création d'une appellation "haute-couture", exclusivement réservée aux maisons parisiennes, qui fera très vite de Paris une métonymie de la France.

Paris, détrôné de son monopole

La mode française, reconnue mondialement, véhicule une image de luxe et de qualité que l'on retrouve dans la *Gazette du Bon ton*, *Le petit écho de la mode*, et plus tard *Vogue* ou *Marie-Claire*. Mais déjà au début du XX^{ème} siècle, la presse américaine lance des campagnes de

¹ 104 milliards d'euros pour l'aéronautique en 2020, et 101 pour l'automobile en 2016, selon l'INSEE

² Montesquieu, *Les lettres persanes*

Gagner des parts de marché est donc un enjeu pour peser économiquement, mais surtout le moyen de répandre sa culture, dont le vêtement est un vecteur.



Maison de Charles Frederick Worth, créateur du principe de maison de haute-couture, rue de la Paix à Paris

communication contre Paris, écrin de l'élégance, pour faire valoir ses propres couturiers. C'est le début d'une compétition mondiale, dans laquelle Rome, Londres et New-York entendent se faire une place. Plus qu'un simple produit de consommation, le vêtement est le reflet d'un mode de vie. Les défilés deviennent les théâtres d'une vraie lutte d'influence entre les pays, dans une géographie de la mode encore très marquée culturellement.

Dans les années 60, le style anglais envahit la France. Le chic à la française s'efface de plus en plus face à l'extravagance anglaise qu'adopte une génération marquée par la désinvolture et le défi des codes. La figure du *dandy* et la mini-jupe de Marie Quant viennent directement de l'autre côté de la Manche. En s'appropriant ce style vestimentaire, la jeunesse française embrasse la culture du *Swinging London* incarnée par les *Beatles*. Plus tard, le reversement des valeurs traditionnelles s'accompagne d'un bouleversement des codes vestimentaires incarné par les mouvements *hippie* et *punk*. Cette première remise en cause de la traditionnelle élégance française préparait

le tournant des années 70, cette fois d'influence américaine.

L'ampleur de l'industrie des Etats-Unis leur permet d'ouvrir une nouvelle ère de la mode. La production en série plutôt que le sur-mesure, la quantité plutôt que la qualité et la masse plutôt que la singularité caractérisent cette nouvelle époque. En 1973, une bataille symbolique à lieu à Paris. Cinq créateurs américains et cinq français (Yves Saint-Laurent, Pierre Cardin, Hubert de Givenchy, Emanuel Ungaro et Marc Bohan), sont invités chez Christian Dior pour présenter leurs collections. La victoire des Américains, proposant des modèles simples face aux modèles et aux décors très chics des Français, marque un tournant dans la lutte d'influence. L'hégémonie parisienne est concrètement remise en cause par New-York et son style *sportswear*. Chemises et chaussures en cuir laissent place aux polo et aux baskets, même dans les classes sociales les plus élevées. Les disparités culturelles se fondent progressivement dans une uniformité américaine.

Les défilés deviennent les théâtres d'une vraie lutte d'influence entre les pays.

La Fast Fashion, fin de l'influence française ?

Le XXIème siècle est marqué par la mondialisation de la production et des styles vestimentaires. La géographie des territoires de la mode a donc évolué et les rapports de force se sont complexifiés. Face à la propagation de la culture américaine, la France et son naturel chic doivent composer avec de nouvelles habitudes de consommation, et une mode elle aussi de plus en plus mondialisée. Comme dans tous les domaines, des géants émergent en tirant les prix vers le bas, et proposant parfois plus de cinquante collections par an. Cette production en masse à l'américaine s'est exportée progressivement jusqu'en Europe.

Face à H&M (suédois), Zara (espagnol) ou Shein (chinois), les maisons plus traditionnelles perdent largement de leur vitesse de croisière. Pour Pascal Morand, président exécutif de la Fédération de la haute couture et de la mode, « l'influence de la France demeure forte en matière de haute couture et de prêt-à-porter. En même temps, cette

influence est en mutation, confrontée d'une part à une mondialisation de la mode et la domination de la mode commerciale de masse des grandes chaînes américaines ou espagnoles - et où les Français sont loin derrière ».

Rassurez-vous Monsieur Morand ! Là où la couture française était une prouesse presque artistique, la *fast fashion* n'est autre qu'un appareil de production qui ne fait que copier les grandes maisons. Ce sont pourtant elles qui donnent le ton. Face à ces enjeux, la France ne dispose peut-être pas des capacités industrielles américaines ou chinoises, mais de savoir-faire et d'un goût qui fait d'elle un phare dans le monde de la mode, et par le même biais un vecteur de *soft power* au service de sa puissance. Si elle ne peut raisonnablement pas espérer concurrencer les géants mondiaux dans le domaine de la *fast fashion*, elle peut s'affirmer différemment, en prônant un *made in France* plus qualitatif et éthique, et surtout plus raffiné. Le prêt-à-porter français doit refléter un art de vivre à la française, image qui a toujours attiré les regards sur notre pays. ■



Maison de Charles Frederick Worth, créateur du principe de maison de haute-couture, rue de la Paix à Paris

Le prêt-à-porter français doit refléter un art de vivre à la française, image qui a toujours attiré les regards sur notre pays.



Inès de la Fressange, effigie de Chanel dans les années 80

LE MONDE DE CHARLES SWANN, UNE INITIATION LITTÉRAIRE À L'ÉLÉGANCE

Scholastique Pilard

L'élégance des mœurs fait l'élégance des mots. Dans son œuvre, Marcel Proust crée un univers sophistiqué où les personnages rivalisent de distinction. Parmi eux, le dandy Charles Swann donne le ton à une œuvre qui se met à son pas.



*James TISSOT, Le cercle de la rue Royale, 1866.
musée d'Orsay, Paris*

La figure de l'élégant connaît un âge d'or certain au XIX^{ème} siècle. C'est le temps de Dorian Gray, de Charles Swann, de Jean des Esseintes. Derrière ces personnages fictifs se cache non moins un véritable stéréotype mondain. Il s'agit du dandy, l'homme dont l'apparence vestimentaire

est aussi élégante que la tournure de son esprit. Retrouver cette figure de dandy chez Marcel Proust, dans son Charles Swann de la *Recherche du temps perdu*, souligne bien son importance dans le paysage social non seulement parisien mais aussi provincial de la France du second Empire.

Ce souci de ne pas faire de vague dans un monde pétri de conventions, tout en cherchant paradoxalement à s'en démarquer par une originalité propre au dandy, montre la limite de cet idéal.

L'idéal d'une génération

Charles Swann est un jeune homme fortuné qui perce dans la bonne société provinciale où grandit le narrateur (qui s'exprime derrière un « je » anonyme), en se liant avec une demi-mondaine qui l'introduit auprès des élites locales. Le narrateur découvre en montant à Paris quelques années plus tard, que Swann, très discret en province, fréquente en réalité la très haute société parisienne. Swann incarne en fait l'homme aisé jouissant d'une excellente réputation, d'une grande culture et de bonnes relations. Proust mentionne à de nombreuses reprises sa délicatesse et ses jugements nuancés qui en font un parfait homme du monde, sachant charmer par son esprit agréable et piquant. Du moins est-ce ainsi que le perçoit le narrateur. L'épigramme que le narrateur lui dédie au moment de sa mort donne le portrait-type du dandy : « *Parisien dont l'esprit était apprécié de tous, comme la sûreté de ses relations choisies mais fidèles, il est unanimement regretté.* » Swann est cet honnête homme du XIX^{ème} siècle qui, comme le présente Balzac dans son *Traité de la vie élégante*, possède une « *supériorité morale* » sur ses contemporains.

Être ou paraître ?

Cette supériorité morale relève chez le dandy de sa recherche absolue d'équilibre et de perfection en

toute chose. Or le lecteur, lui, se rend compte d'une certaine faiblesse chez cet homme du monde qui ne sait faire abstraction des normes sociales pour apprécier le Beau. Charles Swann se pique en effet d'être amateur d'art, sous toutes ses formes. Sa bibliothèque regorge d'ouvrages sur l'architecture, la sculpture, la musique... Mais alors qu'il entend à Combray, la ville du narrateur, une sonate qui l'enchant, il est incapable, quelques années après, d'accepter que le compositeur de cette sonate soit le vieux professeur de piano de Combray, parce que ce dernier est laid et qu'il ne correspond pas à la beauté de l'œuvre entendue. Ce souci de ne pas faire de vague dans un monde pétri de conventions, tout en cherchant paradoxalement à s'en démarquer par une originalité propre au dandy, montre la limite de cet idéal. Charles Swann, qui se veut amateur et donc critique d'art, se trouve en fait incapable de juger des qualités d'un musicien parce qu'il ne souscrit pas aux critères d'élégance de son temps.



Charles Haas - ayant inspiré Marcel Proust le personnage de Charles Swann, capturé par Nadar en 1895

Proust établit ainsi une passerelle entre le critique d'art qui juge un tableau et l'homme averti qui sait apprécier l'élégance d'une femme.

Paradoxalement, si le dandy veut s'individualiser aux yeux de la société dont il cherche les bonnes grâces, il ne sait pas dépasser les normes sociales donc générales pour apprécier individuellement un artiste.

« *Un degré d'art en plus* »

En choisissant de faire évoluer dans son roman un personnage tel que Charles Swann, Proust permet à la *Recherche* de revendiquer un certain niveau d'esthétisme littéraire. Charles Swann est un être cultivé ; il doit vivre dans un monde qui puisse faire écho à son personnage nuancé et refléter son aspiration à la justesse de jugement.

Dans ce monde éminemment artistique, l'élégance vestimentaire elle-même est perçue comme un art, dans toute sa technicité. La phrase du narrateur à propos d'une de ses relations parisiennes est à ce titre tout à fait significative : « *Je me disais que la femme que je voyais de loin marcher, ouvrir son ombrelle, traverser la rue, était, de l'avis des connaisseurs, la plus grande artiste actuelle dans l'art d'accomplir ces mouvements et d'en faire quelque chose de délicieux.* » Proust établit ainsi une passerelle entre le critique d'art qui juge un tableau et l'homme averti qui sait apprécier l'élégance d'une femme. Celle-ci passe du statut d'œuvre d'art à celui d'« artiste à l'œuvre » (Juliette de Dieuleveult).

L'art est recherché en toute circonstance par le narrateur, qui attache une importance capitale à tous les détails de la vie quotidienne, dans une quête du beau. C'est en cela que Proust se détache d'un Balzac. Les descriptions du deuxième souhaitent atteindre un réalisme confinant à une crudité bien éloignée de la vie élégante telle que le même Balzac a théorisé. Les aspirations du narrateur de la *Recherche* à trouver la beauté – et l'élégance – de son environnement peuvent à ce titre hisser certains passages descriptifs de la *Recherche* au rang d'ekphrasis (cette description tellement imagée d'une œuvre d'art que l'on a le

sentiment d'avoir celle-ci sous les yeux).

On sent, dans les descriptions développées que Proust nous laisse, un écrivain d'une grande sensibilité esthétique, soucieux de la valeur que les choses acquièrent par leur beauté, même simple. La *Recherche* est donc une œuvre en soi élégante, d'autant qu'elle est un truchement par lequel Proust, sans en avoir l'air, s'épanche sur ses propres souvenirs. Il pousse la subtilité jusqu'à ne pas susciter artificiellement ses souvenirs, en les faisant le plus souvent resurgir de manière inconsciente par la répétition d'une expérience sensorielle. C'est l'exemple célèbre de la Madeleine de Proust, qui ouvre sur tout un monde passé par le simple goût de la madeleine trempée dans son thé. Ces excentricités littéraires, qui valent à Proust de se voir reprocher un manque de simplicité, témoignent de l'originalité de l'esprit de l'écrivain. Sortir du commun et se démarquer par une plume atypique témoignent de l'aspiration de Proust à passer tout en élégance à la postérité, pour rattraper « le temps perdu. » ■



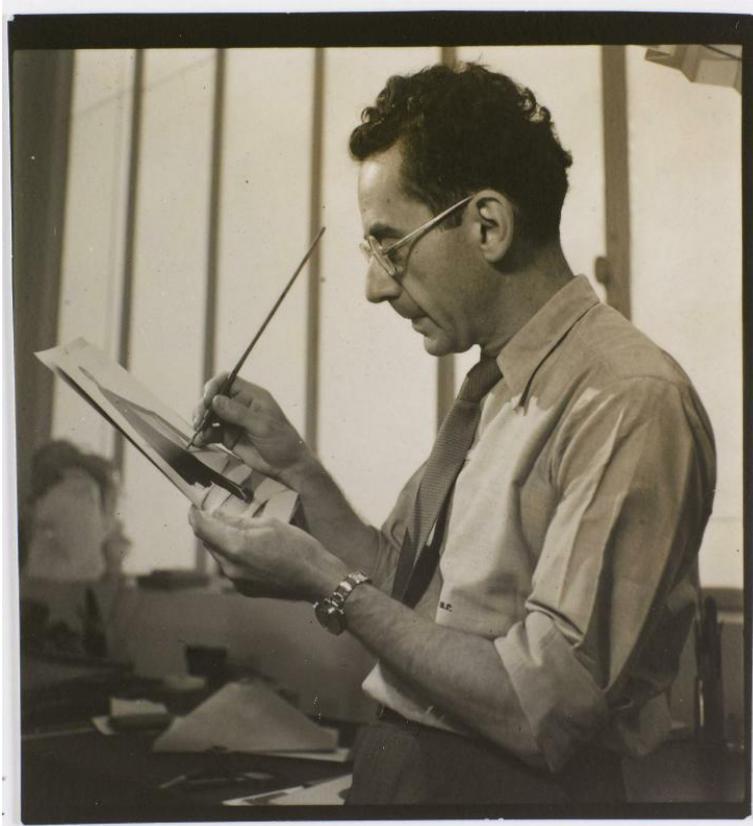
Jean BÉRAUD, *Après l'office à l'église de la Sainte Trinité, Noël 1890*, détail, 1901, coll. particulière

Sortir du commun et se démarquer par une plume atypique témoignent de l'aspiration de Proust à passer tout en élégance à la postérité, pour rattraper « *le temps perdu*. »

MAN RAY, L'ÉLÉGANCE DU SURREALISME

Anne Hédé-Haiïy

L'exposition « Man Ray et la mode » présentée à Marseille et à Paris entre 2019 et 2020 s'est plu à démontrer la part essentielle de la mode dans la production artistique de Man Ray. Le photographe américain a évolué dans les milieux élégants de Paris de l'entre-deux-guerres, et la folie de cette époque fut le berceau de son art qu'il a résolument voulu ancrer dans l'avant-garde surréaliste.



*Man Ray retouchant une image de mode, vers 1935, Lee Miller.
©Lee Miller Archives, England 2019*

Lorsque Man Ray arrive à Paris en 1921, ce n'est pas par son appareil photo qu'il compte acquérir la renommée qu'il désire, mais bien avec ses pinceaux. Car Man Ray, Emmanuel Radnitsky, s'est d'abord essayé à la peinture, et sans revenus face à la médiocrité de son succès à la librairie Six comme au salon des Indépendants, il se tourne alors vers la photographie. Il entame alors sa carrière de portraitiste photographe, aidé des nombreuses relations qu'il possède dans la communauté américaine implantée à Paris, et à ses connaissances du milieu dadaïste.

Un photographe à la mode

La réputation d'artiste de Man Ray se construit donc rapidement, et fait de lui un photographe

à la mode à qui le gotha parisien fait appel pour immortaliser des fêtes exubérantes. Parmi les plus célèbres, le Bal du fond de la mer de 1928, où Marie-Laure de Noailles incarne l'extravagance des années folles avec son costume de calamar dont les couches superposées de peau de requin rappellent le parchemin des murs du salon de leur hôtel particulier, ou encore le Bal blanc du comte et de la comtesse Pecci-Blunt en juin 1930. Photographe chroniqueur de bals costumés, Man Ray entretient une relation autant économique qu'artistique avec ses modèles qui lui permettent de faire « œuvre surréaliste » par l'union du réel et de l'imaginaire, caractéristique de ce mouvement, que ces réceptions déploient.

Man Ray est aussi photographe pour les revues de mode. *Vogue*, *Femina* et *Harper's Bazaar* ont recours à lui et publient les clichés saisis lors des événements mondains. C'est dans ces

pages que la mode se fait, et que les critères de l'élégance évoluent, au gré des tenues des femmes du monde qui rejoignent les modèles de Man Ray. Sélectionnés parmi ses proches, amies ou compagnes, la comtesse de Beaumont, Peggy Guggenheim, Consuelo de Saint-Exupéry, Nusch Eluard, Kiki de Montparnasse font partie de celles qu'il photographie le plus et qui l'accompagnent dans la révolution de la photographie d'art qu'il entreprend.

Renouveler la photographie d'art

Dans *Où en est la photographie*, Ernest Coustet affirme en 1922 que « dire de la photographie qu'elle est artiste par elle-même serait une insanité ; mais entre les mains d'un artiste, elle est susceptible de devenir un outil, un moyen d'expression esthétique dont les ressources sont plus étendues que ne serait tenté de le croire un esprit superficiel ». Si c'est le processus de création qui fait l'artiste, et non le support utilisé, la photographie peut dès lors



Robe de Madeleine Vionnet dans une brouette, 1937 ©MAN RAY 2015 TRUST – ADAGP, PARIS 2019



Marie Laure de Noailles au bal du comte Etienne de Beaumont, 1927 ©MAN RAY 2015 TRUST – ADAGP, PARIS 2019

acquérir ses lettres de noblesse face à la peinture. Recadrage, jeux d'ombres et de lumières, solarisations sont autant de moyens utilisés par Man Ray pour créer les images oniriques qu'on connaît. La « *Robe de Madeleine Vionnet dans une brouette* » est emblématique de la modernité photographique : l'angle de vue, inhabituel, loin d'aplatir l'image met en valeur la décontraction de la pose du modèle tout en opposant la somptuosité de la robe du soir en plissé argent au matériau brut de la brouette. Les éclairages sophistiqués sculptent le modèle, étirent les lignes, accentuent les volumes en jouant avec les ombres, tandis que le noir et blanc ajoute une note d'épure classique. En réunissant glamour hollywoodien et surréalisme chez ces femmes presque déréalisées par leur sculpturalité, Man Ray pose un regard sur la femme où réalité et imaginaire se confondent, et renouvelle la photographie de mode jusqu'alors strictement documentaire. Dès lors, il ne cherche plus à conjuguer platement l'art et la mode, comme il le faisait au début de sa carrière par l'introduction d'objets d'art dans ses images, mais il veut valoriser l'image de mode par le langage contemporain. Le surréalisme cultivé dans ses



Noire et Blanche, 1926 ©MAN RAY 2015
TRUST _ ADAGP, PARIS 2019

productions photographiques comme dans ses relations dans les milieux artistes et littéraires place Man Ray dans l'avant-garde.

Man Ray et le surréalisme

Bien que photographe de métier, et par là artiste controversé, Man Ray veut introduire dans le travail produit sur commande pour les revues de mode un style pictural qui signale son appartenance revendiquée à l'avant-garde artistique. C'est tout naturellement que du dadaïsme new-yorkais Man Ray passe au surréalisme parisien, habitué des cercles qui réunissent André Breton, Paul Eluard, Sonia Delaunay et Tristan Tzara.

Chez les surréalistes, la femme est objet de fantasmes et de désir. L'univers photographique créé par Man Ray notamment pour Kiki de

En réunissant glamour
hollywoodien et
surréalisme chez
ces femmes presque
déréalisées par leur
sculpturalité, Man Ray
pose un regard sur la
femme où réalité et
imaginaire se confondent.

Ce travail pour déréaliser les images est principalement effectué par le recours au recadrage qui prive le corps de sa nature charnelle.

Montparnasse est sensuel et étrange ; la jeune femme y est « dématérialisée [...] à la fois ombre et lumière, rêve et réalité ». Noire et blanche, publiée dans Vogue en 1926 procède d'un travail poussé à l'extrême du contraste et du recadrage, conduisant à identifier l'un et l'autre visage, dans une poésie plastique inattendue qui révere autant qu'elle annihile la femme aimée. Ce travail pour déréaliser les images est principalement effectué par le recours au recadrage qui, en tronquant l'image, prive le corps de sa nature charnelle ; ne demeurent que l'âme et la beauté d'un objet presque sculptural aux courbes parfaites. *Les Larmes*, où sont juxtaposées une image en gros plan de l'œil du modèle et des larmes de verre, bien qu'image

publicitaire à l'origine, sont devenues à ce titre une photographie iconique : « Certaines de mes photos les plus réussies, écrira-t-il, n'étaient que des agrandissements de détails d'un visage ou d'un corps ».

Témoin des années folles et de leur exubérance, Man Ray est un photographe dont l'appartenance aux mouvements d'avant-garde de son temps fut un des moyens de s'affirmer comme artiste. Si son art est longtemps resté controversé, il s'est néanmoins inscrit dans la culture de masse qui émergeait alors, tant par la promotion de la haute couture et des milieux élégants de Paris que par celle de l'esthétique surréaliste. ■



Les Larmes, 1932 ©MAN RAY 2015 TRUST _ ADAGP, PARIS 2019

INTERVIEW AVEC

HUGO JACOMET,

AUTEUR ET INFLUENCEUR EN MODE
MASCULINE

Hugo Jacomet, écrivain à succès, est devenu célèbre grâce à son blog *The Parisian Gentleman*, fondé en 2009 et doublé d'une chaîne YouTube. Il est l'initiateur, en France, de la notion de « sartorialisme », autre nom de l'élégance masculine classique.

Qu'est-ce que l'art sartorial ?

On dit l'art sartorial un peu par facilité, car comme le mot sartorial n'existe pas en français, on est obligé de mettre quelque chose devant pour essayer de l'expliquer. Sartorial vient du latin *sartor* qui signifie tailleur, repris et transformé par les Anglais en *sartorial*. L'art sartorial est donc tout ce qui touche de près ou de loin à l'art tailleur, c'est-à-dire l'exécution d'un vêtement, fait par un artisan, sur mesure et dans les règles de l'art. Par extension, il désigne tout ce qui a trait à l'élégance masculine classique : les costumes, les trois pièces, les vestes croisées, etc. J'ai été le premier à utiliser ce terme en français, il y a environ 15 ans, puisque l'on n'avait pas d'équivalent. À l'époque, on m'avait fait des procès en barbarisme ; un linguiste, Jean Szlamowicz, avait alors expliqué que c'était simplement un emprunt, puisqu'il n'existait pas de mots dans la langue française pour décrire notre activité de manière simple. Il est assez étrange que le mot sartorial ne soit pas encore entré dans le dictionnaire. Pourtant, sous notre impulsion et celle de toute une génération de youtubers et de blogueurs, de très nombreuses personnes l'utilisent. Il est d'ailleurs amusant de constater que la jeune génération a fait de ce mot sartorial un diminutif : « Sarto ».

Si vous avez dû initier ce mouvement en France, cela signifie qu'il y a une perte du souci de l'élégance dans notre pays. Comment pouvez-vous expliquer cette sorte de décadence ?

C'est assez facile à expliquer. L'âge d'or de l'élégance

masculine classique, c'est entre les années 20 et les années 40. À cette époque, il n'était encore pas rare d'aller chez le tailleur, quand on voulait se faire un habit, afin de pouvoir bien s'habiller pour aller à la messe, au marché, ou tout simplement pour visiter des amis. Si vous regardez n'importe quel film d'Hollywood jusqu'aux années 50, tous les hommes étaient beaux comme des dieux, et puis, tout cela a dégringolé. Dans cette décadence, deux phénomènes ont été à l'œuvre. Dans les années 60, il y a d'abord eu l'arrivée en masse du prêt-à-porter, venu des États-Unis. Cela a quasiment mis par terre tout cet artisanat absolument délicieux du sur-mesure. L'autre phénomène qui a fait du mal à l'élégance, c'est le mouvement politique dit « libérateur » de mai 68. C'était le moment où, par posture, on rejetait les codes de papa pour aller vers plus de « liberté ». Un troisième mouvement est venu amplifier cette perte de repères au niveau de l'élégance, c'est l'américanisation de la culture devenue extrêmement puissante dans les années 70-80. On peut citer McDonald's et son slogan « come as you are », c'est-à-dire : « venez comme vous êtes, même si vous êtes en slip, ne faites pas d'effort ! ». La culture américaine a rejeté l'élégance au profit du culte du confort. Ils ont élevé le confort au rang de valeur ultime, au détriment de l'esthétique et de l'effort. Petit à petit, les grands faiseurs ont commencé à souffrir terriblement, et quasiment 90% d'entre eux ont fermé leur porte. Ce phénomène est tout à fait parallèle à l'affaissement actuel de la culture, avec le rétrécissement conceptuel et l'appauvrissement du langage. L'habillement n'est qu'un facteur de plus dans ce grand avachissement. En 2009, j'ai lancé



Hugo Jacomet - © Fabrizio Di Paolo

« Avec du recul, je peux dire que notre mouvement était une sorte de réaction à ce grand avachissement. »

Parisian Gentleman comme un journal intime, par pur plaisir. Je m'intéressais à l'art du tailleur, je faisais faire des costumes pour moi, et j'avais envie de partager ce que je faisais, car il n'y avait rien sur le sujet. Avec du recul, je peux dire que notre mouvement était une sorte de réaction à ce grand avachissement.

Mais cet attachement au paraître ne se fait-il pas au détriment de l'être?

Effectivement, on accuse parfois les sartorialistes de ne s'attacher qu'au paraître, d'être des gens superficiels. Selon moi, ce genre d'approche est le produit direct de l'affaiblissement de la culture. Nous, ce que nous prôtons dans ce mode de vie sartorial, c'est de réaliser un point de jonction entre l'intérieur et l'extérieur. L'extérieur étant ce que tu montres de toi, l'intérieur étant ce que tu es. Quelle est cette idée complètement absurde qui voudrait que tu n'aies pas le droit de communiquer à l'extérieur ton fort intérieur ? Nietzsche disait que « les Grecs étaient superficiels par profondeur ». C'est-à-dire que pour qu'il y ait une surface, il faut qu'il y ait un fond. Victor Hugo ajoutait d'ailleurs : « la forme, c'est le fond qui remonte à la surface ». Donc, ces gens qui nous accusent d'être superficiels n'ont rien compris. Tout le monde, en effet, a envie d'être beau, d'être au meilleur de soi-même ! Je ne connais personne qui n'a pas envie de se sentir bien dans sa peau, de plaire aux femmes, bref de communiquer son intérieur à l'extérieur ! Selon moi, il n'y a pas de distinction nette entre l'être et le paraître. Après tout, jusqu'à preuve du contraire, nous avons un corps, et ce corps est notre média. Je ne connais personne qui a envie qu'on dise de lui : « il est mal fringué, mais sa beauté doit être intérieure... ». Évidemment que la beauté est intérieure, ce n'est pas la question, mais si ton intérieur a la capacité d'être communiqué à l'extérieur, tout le monde y gagne !

J'aime beaucoup François Cheng, qui, en plus d'être philosophe et écrivain, est un calligraphe. Dans une conférence, il explique que la beauté et la bonté sont représentées en chinois par un seul et même idéogramme, figurant une femme et son enfant. Cela signifie que ces deux idées sont intrinsèquement liées dans la pensée chinoise. Bien sûr, on peut trouver des gens qui n'attachent de l'importance qu'au paraître. Mais ceux-là, ce ne sont pas des gens qui nous suivent, ce sont des idiots, des gens vulgaires. Dans notre mouvement,

nous sommes attachés à l'idée selon laquelle c'est une chose valorisante, et philosophiquement excitante, que de montrer à l'extérieur ce que je suis à l'intérieur. Selon cette perspective, cela n'a rien à voir avec, ni les moyens financiers, ni le milieu social. C'est simplement une impulsion à utiliser le vêtement et son apparence comme vecteur de communication de qui on est vraiment. Évidemment, j'ai vu des crétins très bien habillés, et des gens géniaux très mal habillés. Toutefois, je pense que cette réunification de l'intérieur et de l'extérieur est un mouvement salutaire.

Qu'est-ce qu'un gentleman selon vous ?

Historiquement, on ne peut pas devenir gentilhomme en le décrétant, en s'habillant bien ou en ayant de bonnes manières. Le gentilhomme était par définition un aristocrate. Le mot gentilhomme étant donc assez daté, je préfère celui de gentleman. Ce qu'il y a d'intéressant avec le gentleman, c'est que cela ne touche pas uniquement à l'habillement, mais aussi à la façon de se comporter, à la grandeur d'esprit, à la grandeur des sentiments. Le gentleman, selon l'acception britannique, est par définition quelqu'un qui ne se met pas en avant. Il est d'une élégance discrète. C'est exactement l'inverse des gens qui ne sont que dans le paraître. Nous avons remarqué que le fait d'embrasser la démarche sartoriale avait une influence sur la manière de se comporter. Un gentleman donc, est quelqu'un qui a l'élégance du vêtement, mais qui a surtout l'élégance du comportement. Il connaît les règles de bienséance, il est courtois et a la capacité de mettre les gens à l'aise autour de lui. Un gentleman ne mettra jamais quelqu'un en défaut. C'est l'inverse de la personne hautaine, mais aussi du dandy. Un article récent de Parisian gentleman est d'ailleurs consacré à ce sujet.

Vous citez souvent les mots de François Cheng encore, selon lesquels « la beauté nous rend meilleur ». Pouvez-vous expliquer cela ?

La phrase de François Cheng est juste une évidence. Il n'y a qu'à ouvrir les yeux ! Tout ce qui converge vers la beauté – une émotion artistique devant un beau paysage, une belle musique – nous donne de l'oxygène et nous rend meilleur. C'est un fait immémorial, comme l'a montré Gilles Lipovetsky dans *Le luxe éternel*. Cela fait partie de notre humanité. Si tu enlèves la beauté, le monde

est foutu ! Et c'est d'ailleurs un peu ce qui nous arrive, quand on voit les idiots qui lancent de la sauce tomate sur des Van Gogh. Selon moi, c'est l'esthétique, porte vers la transcendance, qui fait la différence entre l'homme et l'animal. Seul l'homme peut être élégant, et par là, il ajoute de la poésie à la prose qu'est sa vie quotidienne. L'expression de « poésie de la prose » nous vient de Gustave Flaubert qui, même dans ses récits en prose, avait une très grande exigence esthétique.

Cela peut aussi s'appliquer au domaine vestimentaire. Aujourd'hui, tout doit être prosaïque et nous sommes en train de devenir esclaves du concret. À rebours de cette tendance, chez Parisian Gentleman, nous défendons l'idée de la beauté, de la superficialité, de l'effort supplémentaire que l'on fait lorsqu'on s'habille bien. Quand l'on ajoute un petit accessoire à son habillement - une pochette, un beau soulier, une cravate - cela ajoute un peu de poésie à l'existence. Notre monde devenu terne a un besoin incommensurable d'un peu de beauté, de poésie, de fulgurance esthétique.

Vous aimez dire qu'on ne s'habille pas pour soi mais pour les autres. C'est-à-dire ?

Si tu restes chez toi toute la journée, tu ne vas pas t'habiller en costume trois pièces, n'est-ce pas ? Évidemment, tu t'habilles pour que les autres te considèrent et tu peux légitimement avoir envie de plaire. Le sartorialisme est aussi par essence une quête de l'autre.

Vous expliquez parfois que le sartorialisme répond à certaines problématiques contemporaines. Pouvez-vous nous expliquer en quoi ?

Entre 2009 et 2015, on était un peu les grands illuminés de service, on nous disait déconnectés du monde. Depuis 5 ou 6 ans, les gens qui ne nous aiment pas sont très embêtés avec nous, parce qu'on coche toutes les cases de la pensée dominante. Prenons l'écologie : nous, cela fait des années qu'on dit « achetez-moins, mais achetez mieux ! » Si vous vous achetez un beau costume sur mesure, cela va vous durer 10 ans, de belles chaussures peuvent durer toute votre vie ! Pour les gens qui ont les moyens d'aller chez le tailleur, on ne peut pas faire plus court comme circuit : tout est fait sur place ! Il faut simplement parfois faire venir le tissu d'Italie, mais c'est tout de même raisonnable... Nous sommes tout sauf des

consommateurs lobotomisés par la fast fashion. On coche aussi la case de la relocalisation, le succès de notre mouvement conduisant des tailleurs à rouvrir en France. En bref, on promet une façon raisonnée de consommer le vêtement. Par extension, cela nous a presque permis de sauver des savoir-faire en perdition.

Le sartorialisme répond aussi aux aspirations des jeunes générations, qui sont souvent en quête de sens. La démarche que nous proposons dépasse donc l'intérêt pour le vêtement. Derrière cette curiosité, il y a une volonté plus globale de retrouver une vision de la vie raisonnable, de prendre ce qu'il y a de meilleur dans le passé, de manière à l'actualiser et à le vivre. Le sartorialisme est presque devenu une philosophie, ou en tout cas un mode de vie. Aujourd'hui, à 60 ans, je suis un homme heureux car j'ai fait des petits.

Pourquoi est-ce que l'homme qui vous lit devrait engager la démarche sartoriale, et auriez-vous des conseils à lui donner ?

C'est un moyen de reprendre la main sur sa vie, de décider par soi-même, en se libérant des injonctions de la fast-fashion.

En guise de conseil, je dirais d'abord de prendre son temps, et de ne pas se jeter tout de suite sur un trois pièces. Par exemple, quelqu'un qui voudrait commencer cette démarche pourrait d'abord s'acheter une belle paire de chaussures en cuir, afin de remplacer ses sneakers pourries. Rien que cela, cela changera non seulement sa démarche, mais aussi sa posture ! Ensuite, cette personne pourrait se mettre à porter un blazer, avec une petite pochette, et cetera. J'ajouterais qu'il faut prendre en compte son environnement : on ne s'habille pas de la même manière selon les lieux et les occasions. Mon troisième conseil serait de se cultiver, de se documenter. On trouve des choses très bien chez Barbey d'Aurevilly, Balzac, ou de manière plus contemporaine dans les livres d'Alan Flusser, et dans ceux que j'ai écrits. Cela permet d'apprendre les codes. Derrière les codes qu'exècrent les progressistes, il y a toujours un arrière-plan historique, souvent très intéressant ! Et enfin, il s'agit d'avoir le comportement qui va avec. Ce n'est en tout cas pas une démarche anodine, cela peut changer la vie ! ■

Propos recueillis par François Bouyé

INTERVIEW AVEC

NICOLAS D'ESTIENNE D'ORVES, ÉCRIVAIN ET CRITIQUE MUSICAL AU FIGARO

Après avoir collaboré pendant plusieurs années Figaro Littéraire et à Madame Figaro, Nicolas d'Estienne d'Orves est aujourd'hui critique musical au Figaro. Ce mélomane et cinéphile est aussi écrivain et il a publié cette année le *Dictionnaire amoureux du mauvais goût*, notion qu'il tente en vain de définir avec un plume joyeuse et pleine d'autodérision.

On parle souvent de vous comme d'un dandy : vous reconnaissez-vous dans cette caractérisation ?

Cela fait effectivement des années que l'on me dit ça. Il y a même eu un article de Sébastien Lapaque dans le Figaro, autour du dandysme, et ils ont gardé comme phrase d'accroche : « Je ne me suis jamais considéré comme un dandy ». Le mot dandy est en fait quelque chose de très particulier, représentatif d'une certaine époque (le 19e siècle) et d'une certaine sensibilité. Si dandy, cela signifie porter des vêtements colorés et un peu hors du temps, alors oui, je le suis. Mais dandy, c'est un peu un mot-valise qui n'a pas de signification sorti de son contexte. J'ai toujours eu le goût de vêtements un peu plus atypiques et originaux que portaient mes contemporains, mais ce n'était pas la constitution d'un personnage, plutôt l'expression d'une sensibilité et d'une nature propre.

Pouvez-vous justement nous définir l'élégance qui vous est propre ?

Eh bien disons... colorée et contrastée ! On vit dans un monde en noir et blanc. Je dis souvent que le cinéma et la télévision sont passés un jour du noir et blanc à la couleur, alors pourquoi ne pas en faire de même avec les vêtements ! Les couleurs existent, c'est ce qui donne du relief à la vie de manière générale. Je suis donc toujours étonné de voir que les gens s'habillent d'une façon totalement monochrome et mimétique. L'autre jour, j'étais à un anniversaire chez des amis, ils étaient tous habillés de la même manière, en gris. Il avait tous des pantalons sombres, et des t-shirts soit

taupe, soit gris, soit kaki. Alors moi, évidemment, j'étais habillé en perroquet comme d'habitude, sans forcément y réfléchir. Pour ma part, j'ai toujours aimé les couleurs, et quand j'achète des vêtements, je suis davantage attiré par la couleur que par la forme ou la nature même du vêtement. Il faut vraiment que la couleur me saute aux yeux, quitte à ce qu'elle soit un peu flashy, un peu violente, sans pour autant me déguiser en stabilo. J'ai l'œil naturellement attiré par la couleur.

Justement, l'une des entrées de votre dictionnaire est « chaussettes blanches et costume sombre ». Vous parlez aussi des faux nœuds papillon ou encore des robes de mariée : qu'est-ce qui justifie ces entrées vestimentaires ?

C'est un dictionnaire parfaitement subjectif, où je me suis fait plaisir à pointer des choses considérées comme de mauvais goût, mais que j'aime, ou alors qui vraiment me hérissent, et que je considère pour ma part comme de mauvais goût. La robe de mariée, j'ai toujours considéré cela comme quelque

« J'ai toujours eu le goût de vêtements un peu plus atypiques et originaux que portaient mes contemporains. »



Nicolas d'Estienne d'Orves

«Ce qu'il y a d'enivrant dans le mauvais goût, c'est le plaisir aristocratique de déplaire.»

chose d'assez affreux. Cela ne met pas en valeur les dames qu'il y a dedans, ou les messieurs d'ailleurs maintenant. C'est une sorte de panoplie considérée comme nécessaire. Une fois de plus c'est une sorte de conformisme : on se marie, donc on se marie en blanc et on se déguise en choucroute pendant une journée qui est censée être la plus belle de notre vie (mais cela, c'est un autre débat). J'ai toujours trouvé assez décevant que le jour où on est censé être la plus belle du monde, on ressemble exactement à la même dame que le samedi précédent, et à la même dame que le samedi d'après. Quant aux faux nœuds papillon, c'est une chose qui m'a toujours agacé, parce que je suis moi-même porteur de nœuds papillon. Selon moi, c'est une forme de paresse. C'est comme les cravates déjà nouées. Le raffinement de ce genre d'accessoires, c'est de savoir l'utiliser.

« Ce qu'il y a d'enivrant dans le mauvais goût, c'est le plaisir aristocratique de déplaire ». Vous aimez ces mots de Baudelaire : signifient-ils qu'il peut y avoir une certaine élégance dans le mauvais goût ?

Bien sûr ! Cela s'appelle la provocation. Mais la provocation calibrée, pensée, jaugée et volontaire. J'apprécie demeurer toujours sur la ligne de crête entre un aspect raffiné, voire extrêmement sophistiqué, et des touches, des détails dérangeants : cela peut-être une pochette, ou bien des chaussures. J'aime avoir toujours sur moi quelque chose qui peut en quelque sorte agacer l'œil. Ça, c'est mon côté un peu potache. J'aime qu'il y ait quelque chose qui casse l'harmonie. Il ne faut pas que cela soit trop impeccable.

Vous expliquez en introduction que le mauvais goût est partial et daté. En négatif, est-ce que vous considérez que l'élégance est aussi une affaire

d'époque et de sensibilité, ou bien est-elle régie par des principes atemporels ?

Ah non, l'élégance c'est quelque chose de totalement relatif. L'élégance à Paris en 2023 n'est pas celle de Paris il y a un siècle, qui n'est pas l'élégance au Rwanda, ou dans je ne sais quel pays d'Afrique ou d'Asie. Je pense que c'est totalement le reflet d'une sensibilité, propre un lieu, un biotope, un climat, une culture et une histoire. Il n'y a pas d'élégance absolue ! Ou alors ce serait l'élégance comme attitude, mais là on sort de l'élégance vestimentaire.

Est-ce que justement vous associez votre élégance vestimentaire à une certaine attitude morale, un état d'esprit ?

Attitude morale, je ne sais pas. J'essaye toujours de ne pas en faire, je me considère plutôt non pas comme immoral, mais comme amoral. J'évite de mettre de la morale partout, ça fausse le jugement, j'aime davantage le côté frontal et naturel. J'ai un tempérament naturellement joyeux et désinvolte, et un peu provocateur. Ma supposée élégance participe donc de cela, mais ça ne va pas plus loin.

Vous avez évoqué l'élégance à Paris. Il y a une entrée « Hidalgo » dans votre dictionnaire. Vous y dénoncez le massacre de la ville par son édile. Mais vous avez aussi écrit un Dictionnaire amoureux de Paris. Quels sont donc les lieux parisiens élégants qui ont échappé à ce carnage, et que vous aimez fréquenter ?

Je ne fréquente pas particulièrement des lieux dit « élégants ». Il faut distinguer Paris et les Parisiens. La ville a été arbitre des élégances pendant des siècles, mais je pense que ce sont davantage les gens que les lieux qui sont élégants. C'est à nous de nous mettre à la hauteur de la ville dans laquelle on vit. Toutefois, selon moi, un endroit comme le palais royal reste un lieu qui en impose. Quand on entre dans les jardins, on a presque envie de se redresser, de se tenir bien pour être à la hauteur du lieu et surtout de son histoire. C'est un lieu où justement l'élégance a été très représentée, mais aussi la gastronomie, la prostitution. La Révolution française est également partie de là : c'est une sorte d'épicentre. Je trouve qu'il reste quelque chose entre ces arbres, entre ces colonnes, sous ces toits et ces fenêtres, qui m'apparaît comme une chose de

justement très élégante.

À Paris également, vous faites partie du club des 100, un club gastronomique. Est-ce un lieu où l'on cultive une certaine élégance ?

Cela n'est pas fondamentalement le but de l'opération. Nous sommes entre gens de bonne compagnie, nous avons de la courtoisie les uns envers les autres. Mais ce n'est pas un lieu où l'on va pour faire preuve particulièrement d'élégance, mais plutôt pour faire preuve de gourmandise partagée. ■

Propos recueillis par François Bouyé

« J'ai un tempérament naturellement joyeux et désinvolte, et un peu provocateur. »

ANTHOLOGIE POÉTIQUE

Cyrano de Bergerac (I, 4), Edmond Rostand

Moi, c'est moralement que j'ai mes élégances.
Je ne m'attife pas ainsi qu'un freluquet,
Mais je suis plus soigné si je suis moins coquet ;
Je ne sortirais pas avec, par négligence,
Un affront pas très bien lavé, la conscience
Jaune encor de sommeil dans le coin de son œil,
Un honneur chiffonné, des scrupules en deuil.
Mais je marche sans rien sur moi qui ne reluise,
Empanaché d'indépendance et de franchise ;
Ce n'est pas une taille avantageuse, c'est
Mon âme que je cambre ainsi qu'en un corset,
Et tout couvert d'exploits qu'en rubans je m'attache,
Retroussant mon esprit ainsi qu'une moustache,
Je fais, en traversant les groupes et les ronds,
Sonner les vérités comme des éperons.

A une passante, Charles Baudelaire

La rue assourdissante autour de moi hurlait.
Longue, mince, en grand deuil, douleur majestueuse,
Une femme passa, d'une main fastueuse
Soulevant, balançant le feston et l'ourlet;

Agile et noble, avec sa jambe de statue.
Moi, je buvais, crispé comme un extravagant,
Dans son œil, ciel livide où germe l'ouragan,
La douceur qui fascine et le plaisir qui tue.

Un éclair... puis la nuit! – Fugitive beauté
Dont le regard m'a fait soudainement renaître,
Ne te verrai-je plus que dans l'éternité?

Ailleurs, bien loin d'ici! trop tard! jamais peut-être!
Car j'ignore où tu fuis, tu ne sais où je vais,
O toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais!

Lola de Valence, Charles Baudelaire

Entre tant de beautés que partout on peut voir,
Je comprends bien, amis, que le désir balance ;
Mais on voit scintiller en Lola de Valence
Le charme inattendu d'un bijou rose et noir

Mes deux filles, Victor Hugo

Dans le frais clair-obscur du soir charmant qui tombe,
Lune pareille au cygne et l'autre à la colombe,
Belle, et toutes deux joyeuses, ô douceur !
Voyez, la grande soeur et la petite soeur
Sont assises au seuil du jardin, et sur elles
Un bouquet d'oeillets blancs aux longues tiges frêles,
Dans une urne de marbre agité par le vent,
Se penche, et les regarde, immobile et vivant,
Et frissonne dans l'ombre, et semble, au bord du vase,
Un vol de papillons arrêté dans l'extase.

Les Contemplations XXI, Victor Hugo

Elle était déchaussée, elle était décoiffée,
Assise, les pieds nus, parmi les joncs penchants ;
Moi qui passais par là, je crus voir une fée,
Et je lui dis : Veux-tu t'en venir dans les champs ?

Elle me regarda de ce regard suprême
Qui reste à la beauté quand nous en triomphons,
Et je lui dis : Veux-tu, c'est le mois où l'on aime,
Veux-tu nous en aller sous les arbres profonds ?

Elle essuya ses pieds à l'herbe de la rive ;
Elle me regarda pour la seconde fois,
Et la belle folâtre alors devint pensive.
Oh ! comme les oiseaux chantaient au fond des bois !

Comme l'eau caressait doucement le rivage !
Je vis venir à moi, dans les grands roseaux verts,
La belle fille heureuse, effarée et sauvage,
Ses cheveux dans ses yeux, et riant au travers.

Mon rêve familial, Paul Verlaine

Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant
D'une femme inconnue, et que j'aime, et qui m'aime,
Et qui n'est, chaque fois, ni tout à fait la même
Ni tout à fait une autre, et m'aime et me comprend.

Car elle me comprend, et mon cœur transparent
Pour elle seule, hélas! cesse d'être un problème
Pour elle seule, et les moiteurs de mon front blême,
Elle seule les sait rafraîchir, en pleurant.

Est-elle brune, blonde ou rousse? Je l'ignore.
Son nom? Je me souviens qu'il est doux et sonore,
Comme ceux des aimés que la vie exila.

Son regard est pareil au regard des statues,
Et, pour sa voix, lointaine, et calme, et grave, elle a
L'inflexion des voix chères qui se sont tues.

Une heure de ferveur, Muriel Barbery

Mais, toujours, on célébrait [à Kyoto] la civilisation du thé, on se baignait dans le fleuve où
avaient passé les maîtres anciens, on entendait la leçon de la sobriété élégante et de l'humilité
raffinée.



LES COUPS DE CŒUR DE CHARLOTTE



Bella, Jean Giraudoux, 1926

« La guerre de Troie n'aura pas lieu », affirmait ce bon vieux Jean. A-t-il eu raison? Je vous invite, mes chers compatriotes assoiffés de lecture, à ouvrir et découvrir les mots de ce diplomate, dramaturge et romancier du siècle passé.

Je ne m'étendrai pourtant pas plus sur cette pièce rédigée en 1935, servant d'avertissement sur une future autre guerre mondiale (visionnaire, ce vieux monsieur qui fut jeune pendant longtemps).

Ce mois-ci, Bella est à l'honneur : deux familles puissantes de la Troisième République, les Rebendart et les Dubardeau, deux familles qui s'opposent et se haïssent. Pourtant, un air shakespearien nous revient dans les naseaux : tiens, tiens, Bella et Philippe ne tomberaient-

ils pas fous amoureux l'un de l'autre malgré leurs deux clans qui s'abhorrent ?

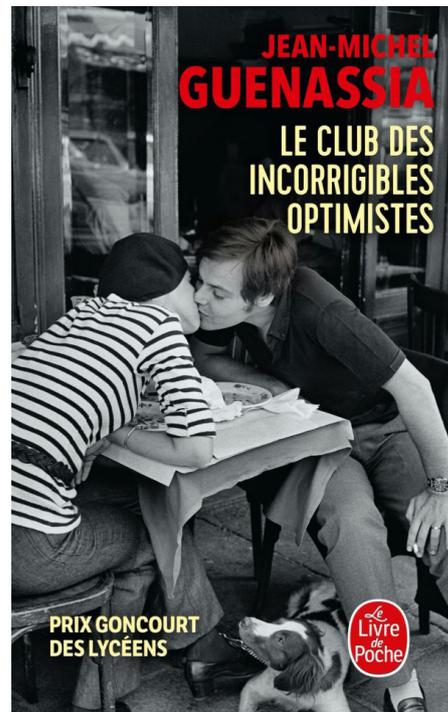
Affirmatif.

Vérone devient Paris, les Capulet et les Montaigu deviennent français mais le thème n'est pas franchement neuf : Jean modernise la pièce de William, y ajoute une touche d'humour et une satire de ce régime politique particulier qui bouscula la France au début du siècle dernier.

En soi, l'idée n'est pas mauvaise, mais le roman est long.

Je veux vous être mauvaise et vous avouer - ne râlez pas car vous le saviez déjà : Bella est responsable et ne survivra pas.

Comme toute histoire racontée par un homme mais vécue par une femme, il fait tout de même meilleur vivre, sans ces drôles de créatures âpres et patelines.



Le Club des Incorrigibles Optimistes, Jean Michel Guenassia, 2009

Prix Goncourt des Lycéens, découvert durant ce temps béni qu'on appelle tendrement le confinement.

Flavie, mon amie de toujours, et mon grand-oncle chéri, m'ont tenu les chevilles pour que je le lise, une bonne fois pour toutes. Je râle, je geins, sept cents soixante-huit pages, j'ai l'envie de me pendre : aujourd'hui, il trône sur ma table de chevet, devenant mon Missel littéraire (après ma douce Françoise, bien entendu).

1959-1964 : Quartier latin, sur fond de guerre d'Algérie. Michel Marini, douze ans, plus intéressé par le baby-foot que par les études, fréquente le Club des Incorrigibles

Optimistes, lui même habité par un groupe de réfugiés d'Europe de l'Est qui se réunit tous les soirs autour d'un jeu d'échec, dans l'arrière salle du café. Michel prête une oreille attentive aux discussions enflammées de ses aînés, découvrant peu à peu les histoires tragiques, les secrets, les regrets et déchirures de ces hommes brisés. « Si même nous on y croit pas, qui le fera ? » murmure Vladimir à Sacha.

Les mots de Guenassia sont devenus mes compagnons de route : mélangeant la petite histoire à la Grande, je regarde la couverture, mélancolique. Paris reprend des couleurs, elle qui, pourtant, se vit alors en noir et blanc, se fait jeune alors que plus de soixante ans me sépare d'elle, Montparnasse et la place Denfert Rochereau - où je bois moi-même mes allongés et mes verres de Chardonnay avec mes amis et mes amours - prennent une forme, nouvelle et foisonnante, de tourbillon intellectuel qui m'énivre sans me donner la nausée un seul instant.

« - Vous fumez beaucoup, Sacha. Vous devriez faire attention.

- Michel, vous êtes gentil, mais un peu casse-couilles. »

Je ris, je pleure, je souris et je divague.

Chef d'œuvre ou masterclass (comme disent les jeunes), nous avons tous des paradis perdus dans lesquels nous n'avons jamais

vécu : j'ai tout à coup vingt ans depuis soixante ans, le cœur aux couleurs de Ferré, d'Aznavor et de Dalida.

Merci, monsieur Guenassia.

Charlotte Cros de Gracia

La rédaction



Fondateurs

Alban Smith & Hervé de Valous

Rédacteurs

Géopolitique

Amycie Lécuyer

Littérature

Scholastique Pilard

Histoire de l'Art

Anne Hédé-Haiüy

Histoire

Hervé de Valous

Economie

Eloi de la Bastie

Philosophie

Gabriel Arduin

Actualité

Alain d'Yrlan de Bazoge

Droit

Elzéar de Léséleuc

Responsable brèves

Charlotte Cros de Gracia

Responsable entretiens et communication

François Bouyé & Emmanuel Hanappier

Responsable anthologie

Fleur Lecœur

Responsable La voix de la Fugue

Amélie Chabridon

Direction artistique

& photographies

Pauline Doutrebente

Maquettiste

Gersende Sechet

Secrétaire de rédaction

Aliénor Brochot

Chargées de communication

Maëlys de Bourayne

Marthe Chabridon

lafuguejournal.com



***Vous lisez La Fugue et aimez son contenu ?
Vous souhaitez aider cette revue ?***

***Vous pouvez soutenir
sa jeune équipe par vos
dons afin de financer ses
projets et accompagner
son développement.
Retrouvez-nous sur notre
site afin de nous soutenir.
Ajoutez votre pierre à
notre jeune édifice !***

***Vous souhaitez partager vos impressions ?
Répondre à un article?***

***N'hésitez pas à nous
envoyer votre mot par
mail ou via les réseaux
sociaux !***

Le croquis du mois

L'ÉLÉGANCE, PAR LA DESSINATRICE ANNE-LAURE



Instagram @albdessins



PODCASTS

L'écho de La Fugue



LF